Document généré le 17 avr. 2024 12:31

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Lettre de Jean-Marc Desgent À ***

Jean-Marc Desgent

Numéro 95, automne 2002

La correspondance littéraire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14517ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Desgent, J.-M. (2002). Lettre de Jean-Marc Desgent À ***. *Moebius*, (95), 75–78.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lettre de Jean-Marc Desgent à ***

Longueuil, 28 mai 2001

Cher ***,

J'ai bien reçu ton mot joint à la critique que tu as écrite de *La théorie des catastrophes*. Cette critique qui sera publiée… Où, exactement? Quand? Tes indications, là-dessus, ne sont pas claires. Ou, pardonne ma dyslexie…

Tu termines ton mot de façon étrange en sollicitant de moi des explications concernant certaines de mes attitudes envers toi et envers le malade milieu de la poésie montréalaise. Comment t'expliquer? Comment, sans t'envoyer un essai monumental (ce serait bien la première fois que j'écrirais quelque chose de lourd…), t'expliquer l'état de perplexité dans lequel je suis actuellement. «Perplexité» (tu comprendras mieux le sens de ce mot au fur et à mesure de la lecture de cette lettre) puisque, en fait, je n'ai pris aucune décision liée à mes rapports (ou absences de…) avec toi et/ou le malade milieu d'ici (ou d'ailleurs).

Ce que je t'écris maintenant est déjà le propos d'un recueil que j'ai commencé en mars ou avril (dans ces coins-là) et qui a pour titre *Bonne tête, cœur à gauche*. C'est provisoire? Je verrai. Sorte d'au revoir, en fait. Un simple «au revoir», puisque je continuerai à écrire (*évidemment*, que faire d'autre, pour moi), à publier si les frères Hébert veulent encore de mes textes (ils en refusent tellement. Tu sais qu'ils m'en ont déjà refusé trois. Dieu, qu'ils avaient raison de le faire. Parfois je perds les pédales comme un peu dans tout d'ailleurs.). Non, c'est tout le reste que j'abandonnerai en décembre prochain. Pourquoi, décembre? Je me suis engagé, il y a plusieurs mois, maintenant, auprès de certaines personnes ou bien certaines revues et je ne peux (tu connais mon éthique

jusqu'à la débilité, parfois) leur fausser compagnie. C'est tout le reste qu'il ne m'est plus possible de faire vivre…

D'abord, j'ai de plus en plus de difficultés avec ma santé: faiblesses, maux d'yeux, et surtout une jambe gauche qui me fait beaucoup souffrir. Ai-je trop fait de sports violents à une certaine époque, qui ont provoqué de fréquentes déchirures de ligaments au genou? Tu te doutes de ma façon de jouer… un fou qui a quelque chose à cracher depuis longtemps. Je ne suis plus capable (pas tous les jours, mais c'est très, trop fréquent) de rester debout plus de vingt minutes. Il y a deux semaines, je faisais une lecture au Porté disparu et j'ai eu de la difficulté à terminer ma lecture. Immobile, derrière un micro (même pour quelques minutes, seulement) m'est pénible. Je ne crois pas avoir bien lu… j'ai accéléré le rythme (moi qui y travaille tant) pour sortir de la scène le plus vite possible. Alors, imagine les lancements durant lesquels on se plante quelque part et on parle, parle, parle un verre à la main (premièrement, les lancements m'ennuient en général, deuxièmement, rester debout m'est difficile, troisièmement, l'alcool est rarement de qualité…).

Ensuite, parce que cette vie littéraire (si jamais j'en ai véritablement eu une) m'apparaît inutile ou vide de sens… Je parle pour moi évidemment. J'ai vu trop de grossièretés, trop de contradictions, trop de jeux de coulisses. Tu me diras que c'est comme ça, qu'on ne peut rien y faire, que ça n'a pas d'importance, etc. Tu as probablement raison… tu es capable d'un détachement que je n'ai jamais pu développer. Chanceux!!! Ça me travaille trop, m'épuise physiquement et/ou mentalement, me choque (mon éthique? Encore une fois? Éthique débile? Enfantine? Romantique? Oui, oui et oui – je suis comme ça – je n'y peux rien.). Et comme je suis impuissant à changer tout ça (même un peu), je préfère prendre mes distances – de sérieuses distances. Peux-tu comprendre, toi qui as fait de ta vie la littérature dans tous ses aspects? Ou plutôt, mon malaise (difficile à cerner – voilà pourquoi ce malaise se trouvera exploré dans mon prochain livre) s'explique-t-il bien dans cette lettre?

Cette réflexion a commencé à s'imposer vers la fin de l'année dernière, immédiatement après la parution de *La théorie des catastrophes.* Des événements vécus de près (que tu connais, ça ne sert à rien de revenir là-dessus), des phrases qu'on m'a lancées, qu'on m'a rapportées, ont provoqué la cogitation. J'ai vécu à cause de tout ça une période des Fêtes pénible. J'étais profondément attristé...

Attristé aussi par la mort de Denis avec lequel j'avais des liens littéraires – littéraires dans le vrai sens du mot. Pas «milieu littéraire», pas «critique littéraire», pas «prix littéraire», pas «institution littéraire», pas, pas, pas, pas. Mais bien littéraire tout court ou devrais-je dire tout large, puisqu'il me téléphonait régulièrement pour parler d'écriture, de nos recherches, de techniques. Et ça dans une atmosphère de deuxième degré ou plus haut encore. Le texte de Denis que j'ai publié dans un numéro d'*Estuaire* a été retranscrit (il m'avait envoyé un manuscrit quasi illisible), corrigé, monté, commenté au téléphone; j'avais l'impression, là, de vivre littérairement. C'est rare, trop rare. Nous avions travaillé un long moment ensemble, et ce, quelques semaines seulement avant sa mort. C'est compliqué à vivre, ces émotions.

C'était comme ça quand j'ai publié mes premiers textes (loin, loin, loin) que je voulais vivre en littérature. Après, j'ai vu les choses se gâter et j'ai tout de suite vécu le malade milieu de façon triste. Je comprends certains auteurs étrangers, canadiens et québécois d'avoir pris leurs distances. Ils ont simplement compris plus vite que moi que ça ne leur allait pas ou qu'ils ne seraient pas en mesure de vivre leur milieu simplement. D'ailleurs, *comprendre plus vite que moi* n'est peut-être pas la meilleure manière de dire les choses... Je me reprends: ils ont saisi plus vite que moi qu'ils en sortiraient blessés inutilement (l'écriture suffit à ce niveau, il me semble) ou qu'ils ne pourraient pas vivre la littérature dans tous ses aspects avec une certaine sérénité, puisque l'écriture n'amène jamais de sérénité.

Voilà! Qu'est-ce que je vais faire d'ici décembre? Continuer à penser? Si je prenais la décision de quitter le malade milieu, je sais ce que cela impliquera: assumer mon silence, mon absence, mes refus de participer à ceci

ou à cela, assumer de ne plus faire de lectures publiques (moi qui adore lire à haute voix comme tu le sais), etc. Assumer aussi la contrepartie… ne sens-tu pas les sourires qui, déjà, déforment les visages?

Merci pour ta critique. Tu utilises là un vocabulaire qui t'est nouveau. J'ai pu constater le travail fourni pour rédiger cette longue note de lecture. Merci, encore.

Je te fais parvenir ce mot, toi à Paris, moi à Longueuil (quelle distance qui n'est pas géographique…!) en espérant que ça ne gâche pas tes dernières semaines, là-bas. Prends un pot à ma santé, rue de Buci, comme nous avions fait un certain soir de 92 où tous les deux avions fêté ma lecture à la Madeleine (c'était du Beaujolais-Villages bien frais, si ma mémoire est bonne. Je dis «*du* Beaujolais-Villages» parce que je ne me souviens plus combien de bouteilles nous avions heureusement vidées ce soir-là).

Je t'embrasse,

Jean-Marc

P.-S. Quand tu reviendras, téléphone-moi… je sens qu'après la lecture de cette lettre, tu voudras m'engueuler… Encore!